

LA

RENAISSANCE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

Un An 10 fr.
Six Mois 5 »
ENVOI FRANCO PAR LA POSTE
Etranger. Port en sus

ADMINISTRATION

Tout ce qui concerne l'Administration
Abonnements, Articles d'argent
Doit être adressé à M. A. ALRICY
Imprimerie Labaume, cours Lafayette, 5

RÉDACTION

Adresser les communications
A M. COSTE-LABAUME, Directeur
Cours Lafayette, 5, Lyon
LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES

Fermier général : V. FOURNIER
Directeur de l'AGENCE DE PUBLICITÉ
Rue Confort, n° 14
LYON

FRANC PARLER

Quand Dieu eut créé le monde en six jours, il se reposa le septième. M. Duclerc, ayant parlé pendant deux mois, semble trouver, à son tour, qu'il mérite quelque loisir, et nous n'aurons pas, cette semaine, de conversation Duclerc avec tel ou tel reporter exotique. En revanche, quelques ministres, ex-ministres ou futurs ministres nous ont régales de leurs entretiens, de leurs allocutions et même de leurs confidences sur l'avenir de la République, le sort des réformes que l'on attend d'elle, ainsi que sur leurs doctrines de prédilection.

Pendant que Gambetta déjeunait à Ville-d'Avray avec quelques intimes, leur exposait, au dessert, ses vues et ses intentions personnelles. M. Devaux à Rouen, M. Rouvier à Marseille, M. Goblet à Belleuse se livraient à de petites bavettes extra-parlementaires, qui toutes rencontraient le meilleur accueil chez leurs auditeurs charmés. Nous ne parlons pas des nombreux députés qui recueillent des « applaudissements répétés » dans leurs arrondissements et dans leurs bourgades. Les échos de l'Isère, de l'Ain, de la Drôme, du Jura et de vingt autres départements, ont apporté à nos oreilles le bruit des battements de mains et des bravos de mille et mille électeurs ravis des déclarations et des discours de leurs représentants.

Tous ces messieurs parlent fort bien, en effet, et en entendant couler de leurs lèvres les beaux mots de conviction, d'abnégation, de dévouement, de conciliation, de concorde, de patriotisme, de liberté... que sais-je encore, il faudrait être doué d'un bien mauvais caractère pour ne pas applaudir à de si louables intentions et à d'aussi nobles sentiments.

Seulement ce qui nous étonne toujours, c'est que tous ces députés et tous ces ministres si bien disposés à faire le bonheur de la France, et à sacrifier leurs antipathies, leurs compétitions ou leurs rancunes sur l'autel de la Patrie et de la République, ne puissent se mettre d'accord sur ce fameux programme de conciliation que l'on nous prêche depuis six semaines.

Car il n'y a pas à dire non : tout le monde veut se concilier.

M. Gambetta veut se concilier ; M. Clémenceau veut se concilier ; M. de Freycinet veut se concilier ; M. Goblet veut se concilier ; M. Clovis Hugues lui-même veut se concilier ; les uns et les autres le répètent à l'envi, qui à déjeuner, qui à dîner, qui à la campagne, qui à la ville...

Prêtez un peu l'oreille, et des quatre coins de l'horizon, vous arrivera ce doux murmure : Concilions-nous, concilions nous !

On pourrait donc croire le moment venu d'une embrassade générale. Députés et sénateurs n'auront plus qu'à se rencontrer dans les couloirs pour se donner le baiser de paix, et M. Duclerc ange de la conciliation, orné d'ailes dans le dos pour la circonstance, bénira d'un geste auguste nos représentants enlacés, en s'écriant d'une voix inspirée : Pax vobiscum !

Quel tableau ! Tableau d'imagination hélas ! Mirage décevant que la réalité menace fort de faire disparaître. Remarquez, en effet, qu'au moment même où nos partisans d'embrassades ont la bouche pleine des mots de conciliation et de concorde, ils ne peuvent se défendre de détacher en coup de poing ou un coup de griffe à leurs amis de demain. Singulière préparation à l'accolade rêvée. En outre, loin de faire le sacrifice de leurs préventions ou de leurs divergences, la plupart de ces messieurs semblent prendre à tâche de les accentuer et

même d'en créer de nouvelles. Ainsi M. Goblet, ex-ministre de l'intérieur, n'a-t-il pas manqué de remettre sur le tapis ses projets de décentralisation ou plutôt de décomposition administrative, à seule fin de faire pièce à Gambetta et à ses amis, en rééditant les catégories vieillottes de républicains autoritaires et de républicains libéraux. On annonce d'autre part, la naissance d'un quarantième groupe dit des *Indépendants*, lequel marcherait sous la bannière de M. Jules Ferry.

Que signifient ces plaisanteries, et l'heure est-elle bien choisie de créer de nouvelles divisions et de nouveaux groupes ? Trouve-t-on que la majorité n'est pas suffisamment émietlée comme ça !

Et puis voyons ; à quoi tend cette logomachie ? autoritaires, libéraux, indépendants, quand nous avons déjà toute la gamme des gauches avec ses dièzes, ses bémols, ses contre-temps et ses dissonances ?

Allons-nous revenir à cette ridicule facétie où un seul député formait à lui seul trois groupes ; le groupe du bras droit, le groupe du bras gauche et le groupe de l'estomac ?

Il est parfait, admirable et méritoire de parler de conciliation, mais encore faudrait-il prendre le droit chemin pour y arriver et ne pas tourner le dos au but que l'on veut atteindre.

Et tous ces bonshommes qui viennent nous dire, la bouche enfarinée : Aimons-nous, concilions-nous, embrassons-nous ! devraient commencer par ne point déchirer et mordre, sous peine de passer pour des comédiens et des blagueurs.

JACQUES BARBIER.

CONGRÈS ET SOTTISES

Si jamais titre a été justifié, c'est bien celui-ci. On nous accordera que les insinuations de Saint-Etienne et de Roanne ont, cette fois, dépassé les bornes de la plaisanterie permise et que c'en est fait désormais des congrès ouvriers, — au moins pour quelque temps. Eux mêmes se sont retirés profondément dégoûtés, laissant la place libre aux tristes farceurs qui viennent, pendant quelque jours, de bouffonner pour la plus grande joie de la galerie. Tellement bouffons que la réaction monarchique n'a pas osé les prendre au sérieux et rééditer avec eux son ancienne habitude : Voyez où va la République !

Cependant de cette farce de tréteaux, il résulte un enseignement. Celui-ci : Les collectivistes, communistes, anarchistes et autre fumistes des congrès de Saint-Etienne et de Roanne sont bien décidément recrutés dans le ramassis de déclassés et de fainéants qui, en tant que travailleurs, se contentent de constituer le groupe des travailleurs de la pensée, groupe spécial à ceux qui n'ont pas pour habitude de se fatiguer outre mesure à des métiers aussi avilissants que manuels. Quant aux ouvriers qui travaillent, c'est une autre affaire et ils paraissent aujourd'hui complètement édifiés sur le compte des pétrolistes et autres révolutionnaires farouches.

Les premiers, ils ont hué les gredins qui prêchent le vol, l'incendie et l'assassinat comme une panacée sociale et ils ne se sont pas plus arrêtés à discuter les fantaisies des anarchistes purs que les théories des révolutionnaires collectivistes. Leur bon sens, dont ces aimables citoyens tenaient, vraiment, trop peu compte, leur a démontré qu'entre leur situation actuelle et le traitement de la société par la dynamite à haute dose, il y avait des revendications un peu plus pratiques et un peu moins canailles. D'autre part, après avoir regardé de près les singuliers médecins qui leur apportaient ces remèdes au picrate de potasse, ils ont vu sans trop de peine, qu'ils ne connaissaient pas le premier mot de leur maladie, qu'ils avaient appris la question ouvrière dans les brasseries et les carrefours, que ces soi-disants apôtres du 4^e parti se contentaient de vivre dans la plus agréable oisiveté, exploi-

Feuilleton de la RENAISSANCE

LES

Congrès de demain

Chaque année marque un nouveau progrès dans l'exaltation et la véhémence des réunions décorées du nom de congrès. Qu'il s'agisse de politique, de socialisme, de religion, de science ou même de médecine, les congressistes plus enflammés les uns que les autres en arrivent à des discussions passionnées qui doivent inspirer des inquiétudes sérieuses pour l'avenir de nos générations menacées d'épilepsie chronique.

Vous connaissez les congrès d'aujourd'hui ; que seront les congrès de demain ? Essayons d'en donner une faible idée.

Congrès politique

Le bureau est constitué sous la présidence du citoyen Follembois dernier élu des carrières d'Amérique, qui expose ainsi l'objet de la réunion.

Citoyens,

Le congrès que nous inaugurons aujourd'hui a pour but spécial la mise en accusation de tous les sénateurs, de tous les députés et de tous les ministres.

Une voix. — Sans exception ?

Le président Follembois. — Oui citoyens, sans exception. Tous nos représentants sont des vendus et des traîtres ; tous nos ministres des scélérats et des bandits...

Le citoyen Bouillabaisse. — Même Clovis Hugues ?

Le citoyen Follembois. — Clovis Hugues, comme les autres. Du reste il me suffira de vous donner la liste de tous ces coquins pour que vous en fassiez immédiatement justice. L'accusé Clémenceau est-il là ?

Le citoyen Trousselard. — Trop lâche pour venir !

Le citoyen Follembois. — L'accusé Clémenceau, président du conseil des ministres, n'est qu'un renégat et un traître. Ce prétendu radical est devenu plus réactionnaire que Gambetta : la preuve c'est qu'il a maintenu l'institution des gendarmes et qu'il refuse de raser les prisons. Je demande sa tête !

Chœur général. — Accordé !

Le président Follembois. — Le garde des sceaux Clovis Hugues...

Le citoyen Jean Hiroux. — Je demande la parole.

Le président Follembois. — Pour le défendre ?

Jean Hiroux. — Pas de danger ! Voici quinze jours que je demande à Clovis Hugues une place de procureur de la République ; croiriez-vous que Son Excellence (hilarité générale) a eu l'aplomb de me la refuser ?

Le président Follembois. — Sous quel prétexte ?

Jean Hiroux. — Parce qu'on a un petit casier.

Polyte. — Oh malheur ! Lui faut p'têtre des rosières.

Le président Follembois. — Nous savions tous que le garde des sceaux Clovis Hugues n'était qu'un bourgeois déguisé. Cette dernière infamie prouve qu'il n'a jamais été que le valet de la Réaction.

Jean Hiroux. — A Cayenne n'est-ce pas ?

Le président Follembois. — Naturellement.

Jean Hiroux. — Je lui passerai mon numéro.

Le citoyen Troistix. — Et Talandier ?

Le président Follembois. — Talandier ministre des finances a menti à toutes ses promesses. Il devait faire douze mille francs de rente à tous les Français.

Guguss. — Et j'ai pas encore touché un rotin.

Le citoyen Troistix. — A qui le dis-tu ? Le bain s'il vous plaît ?

Le président. — C'est voté.

Le citoyen Peluche. — Et le marquis ?

Le président. — Le marquis de Roche-

fort ministre des Beaux-arts, convaincu de réaction et le cléricisme...

Le citoyen Peluche. — Un calotin ! Il a refusé de brûler le Louvre, à cause des tableaux d'un nommé Raphaël qui travaillait pour le Pape.

Polyte. — Rien qu'ça de goupillon ! Je demande que le marquis soit noyé dans l'eau bénite...

Le citoyen Tiretaine. — Avec Raspail alors !

Le président. — Le ministre des cultes ? Exposez vos griefs.

Le citoyen Tiretaine. — Ça sera pas long. Pourquoi qu'il a pas démolit Notre-Dame ?

Le citoyen Troistix. — Et fusillé le curé ?

Le président Follembois. — C'est évident... A l'eau... bénite, comme le marquis.

Le citoyen Trousselard. — On pourrait en pendre un, pour changer.

Le président. — Comment donc ! Il n'y a que l'embarras du choix ? Vous avez Bonnet-Duverdier, ministre de l'Instruction publique, de Lanessan, ministre de l'intérieur, Duportal, ministre des travaux publics.

Le citoyen Trousselard. — Un trio de réacs et d'exploiteurs !

Le président. — La même corde suffira pour tous...

La séance continue.

teurs adroits de ceux qu'ils prétendaient servir — et dont ils se contentaient de se servir. Et alors, ils leur ont dit carrément leur fait et se sont retirés. C'est ce qui a eu lieu à Saint-Etienne, et sur quoi il convient d'insister.

Car autant nous méprisons les gredins qui font métier de prêcher la folie et le crime et vivent grassement de la sottise et de l'ignorance des imbéciles qu'ils ameulent, autant nous apportons de sympathique attention aux doléances de ceux qui peinent dur et demandent des réformes justes dans la société qui profite largement de leur travail.

Eux aussi se trompent souvent, puisqu'ils sont souvent mal en état d'apprécier exactement la possibilité pratique de ce qu'ils réclament ; mais avec eux, il n'est pas question de guerre haineuse et sauvage, et notre devoir à tous est de les aider à améliorer une situation parfois bien précaire, — et toujours bien intéressante.

La question sociale existe. C'est folie de la nier. Mais elle doit se résoudre pacifiquement, peu à peu et sans révolution ni violence. Les ouvriers, à mesure que la liberté de discussion leur a permis de jauger l'inanité des théories ultra-révolutionnaires, ont fini par le comprendre, et leur attitude au congrès de Saint-Etienne le prouve jusqu'à l'évidence.

Quant aux coquins du pétrole et de la dynamite, ils peuvent continuer entre eux leur cours de penaison des bourgeois. La chose a peu d'importance, pourvu qu'ils ne refluent pas trop sur la voie publique, auquel cas, c'est affaire à la police de les balayer comme on doit balayer toutes choses malpropres et fétides.

MENUE MONNAIE

Nous voilà menacés d'une troisième ou quatrième fusion. Sera-ce la dernière ? Si cela continue, en effet, l'histoire des fusions monarchiques exigera plusieurs volumes in-quarto.

La fusion d'aujourd'hui consisterait dans l'abandon de la branche aînée et de la branche cadette au profit d'un plus jeune rameau qui ne serait autre que le fils aîné du comte de Paris. Les restaurateurs de monarchie supposent que ce jeune élève, il n'a pas encore quinze ans, rencontrerait moins d'hostilité et de préventions que ses ascendants à divers degrés. Il est certain, qu'à peine au sortir de l'enfance, comme dit la romance, le fils du comte de Paris n'a pas eu le temps de se lancer dans des compromissions ou des intrigues de nature à lui créer des précédents fâcheux. Il ne s'est déclaré ouvertement ni pour le drapeau blanc, ni pour l'infailibilité, ni pour ou contre les deux Chambres, et il est probable que si on lui demandait son avis sur le scrutin de liste, il répondrait en récitant sa leçon :

Tityre tu patula recubans sub tegmine fagi...

Dans ces conditions, nous comprenons que cet innocent jeune homme soit un candidat à souhai pour le trône de France, puisqu'il serait à la merci de tous les intrigants et de tous les farceurs... Mais vous verrez que, quand même, l'affaire ne réussira pas. Nous connaissons le comte de Chambord ; il est entêté comme pas un et plutôt que de céder sa place à un arrière-petit-cousin, fût-il à la mamelle, il préférerait abliquer en faveur de son ami Baudry-d'Asson. Baudry I^{er} roi de France ! Qui sait, si ce ne serait pas là, la véritable formule de la fusion ?

Congrès bonapartiste

Ordre du jour : à qui le casse-tête ?

Le baron Ratapoil. — Messieurs, avant d'ouvrir la séance, je crois qu'il serait prudent de déposer au vestiaire, les cannes à épée et les revolvers (Protestations générales).

Plusieurs voix. — Avec quoi discuterons nous alors ?

Le baron Ratapoil. — Je comprends l'importance de l'objection. Cependant...

M. de Bel-œil. — Pas de cependant. Si vous supprimez tous les arguments, il n'y a plus de discussion possible.

Robert-Macaire. — Très juste : c'est comme si, en comptabilité, on voulait supprimer le grattoir. (Marques d'assentiment).

Le baron Ratapoil. — Je m'incline devant l'opinion de la majorité. Qui demande la parole ?

M. Paul de Cassagnac. — Moi !

Un Jérômiste. — Hue ! le cafard !

M. Paul de Cassagnac. — Je vous répondrai.

Le baron Ratapoil. — Vous voulez installer cet arsenal à la tribune ?

M. Paul de Cassagnac. — Deux revolvers et une paire d'épées, pouvais-je en apporter moins ?

M. de la Mouchardière. — Dites plutôt que vous voulez assassiner vos contradicteurs.

Ne quittons pas cet intéressant canard, éclo dans les colonnes du *Constitutionnel* où prennent naissance la plupart des phénomènes de foires, serpents de mer et veaux à deux têtes, — sans faire remarquer dans quel discrédit est tombé le respect de la famille et du prestige paternel, au point de vue des restaurations monarchiques.

Les papas sont déclarés carrément impossibles, incapables et indignes de ceindre la moindre couronne. Voyez Plon-Plon héritier direct du Bonapartisme. On le jette au rancart, sans ménagements, et c'est sur son fils Victor, — dix sept ans aux prunes, — que Cassagnac met toutes ses espérances. On croyait le comte de Paris mieux en cour dans son parti. Pas du tout, le comte de Paris est réformé comme un simple Jérôme, et l'antique monarchie française songe à confier ses destinées à un gamin de treize ans... Il faudra changer désormais la formule consacrée. On ne dira plus : le trône de ses pères, — mais le trône de ses fils.

L'affaire des lettres Wilson est-elle tirée au clair ? Pas encore, et l'on attend pour cela une interpellation à la rentrée. Voilà bien du bruit pour quelques timbres poste. Si réellement M. Wilson s'est servi de la griffe de son beau-père, pour affranchir ses circulaires, il a commis là une lésinerie indélicat qu'il devrait réparer immédiatement. D'autant plus que cela ne le ruinerait pas. Supposez cinq cent mille circulaires à un centime (il y a probablement moins), cela ne ferait jamais que cinq mille francs au grand maximum. Que M. Wilson se dépêche à rembourser cette somme au Trésor, avec amende et surtaxe, s'il le faut, et qu'il ne recommence plus ces fantaisies harpagonnesques. Mais dans aucun cas, nous ne trouvons en cette histoire de ménage, matière à interpellation parlementaire. A défaut de paiement des affranchissements frustrés, M. Wilson devra être poursuivi par l'administration des Postes, mais nous supposons le genre de M. Grévy doué d'assez de dignité et d'assez de millions pour ne pas attendre les huissiers.

Tout ne marche pas sur des roulettes, dans la laïcisation des Ecoles. Pendant que M. Floquet fait expulser violemment les sœurs de la rue de la Lune, pour leur substituer une institution laïque, le maire de Dieppe donne sa démission avec fracas plutôt que de s'associer à une exécution semblable.

Le préfet de la Seine et le préfet de la Seine-Inférieure prétendent avoir agi en vertu de leur droit strict, et ils citent à l'appui des avis de jurisconsultes peu suspects de démagogie ni même de radicalisme. Mais du moment qu'il s'agit, en l'espèce, non de congrégations illégales et rebelles, mais d'un droit de propriété contesté sur les locaux et les immeubles occupés par les religieuses, — il eût été préférable d'attendre la décision des tribunaux, avant de s'emparer par force de ces écoles. Quelque sérieux que pussent être les droits de l'administration préfectorale, on régnait toujours en France, à l'idée de se faire justice soi-même, surtout contre des religieuses et des femmes. Que ces dames fussent dans leur tort, nous en sommes convaincu ; qu'elles aient tenu à faire leur petite manifestation, c'est plus que probable... raison de plus pour leur démontrer qu'elles avaient deux fois tort, par une décision judiciaire en bonne et due forme qui n'aurait pas eu besoin de l'adjonction d'un serrurier. La République est assez forte pour prendre

Le Jérômiste. — Comme vous avez assassiné M. de Mas-sas.

Paul de Cassagnac. — Messieurs, j'entends être absolument calme, mais le premier qui me contredit, je lui loge six balles dans la tête.

M. de la Mouchardière. — Nous allons voir ça : à nous les revolvers ! (Bruit de batteries).

Paul de Cassagnac. — Entendez, ils en ont tous ! Et ils osent nous traiter d'assassins... mais c'est vous qui êtes des égorgés... au secours, on m'étrangle !

M. de Bel-œil. — Serrez la cravate !

Le baron Ratapoil. — Messieurs, messieurs, songez que la dignité du parti...

M. de la Mouchardière. — Précisément, nous restons fidèles à nos traditions : la politique du casse-tête... nous nous assomons !

Congrès anarchiste

Le compagnon Godaille. — Nous allons nommer le délégué à l'ordre.

Le compagnon Grabuge. — Je proteste énergiquement.

Le maintien de l'ordre dans les réunions, est un reste des institutions réactionnaires. Je demande que l'on nomme un délégué au désordre.

Le compagnon Bafouille. — Pas besoin de le nommer : je m'en charge.

Le compagnon Godaille. — De quoi ?

patience quelques semaines, et on éprouve toujours un sentiment pénible devant l'emploi de violences qui ne sont pas absolument nécessaires.

Les échos de Normandie nous apportent des récits merveilleux des fêtes qui ont présidé à l'inauguration du nouveau théâtre de Rouen.

Visites ministérielles, représentations de gala, banquets, décorations, discours etc., rien ne manquait à la fête.

Pendant que ces heureux Normands peuvent entendre de la vraie musique, nous en sommes réduits, faute de subvention aux flonflons vieillots des *Cloches de Corneville*, et et aux trucs du *Tour du Monde*. Il est vrai que Rouen n'est que la quatrième ou cinquième ville de France, tandis que Lyon est la seconde. Noblesse désoblige.

ANGLOMANIA

Il est souvent dit dans les journaux réactionnaires associés, du reste, aux feuilles d'un gambettisme outré, que la victoire des Anglais consacre la ruine de notre influence en Egypte, que nous ne sommes plus aujourd'hui qu'un peuple avachi et méprisé par les orientaux, et que, pour n'avoir pas bombardé et brûlé Alexandrie, nous en sommes réduits au rôle humiliant de domestiques et de valets de la Grande Bretagne qui pourra désormais nous imposer toutes ses fantaisies et tous ses caprices.

Eh bien, nous pensons que, même en tenant compte des exagérations nécessaires de toute polémique, nos Anglomanes vont un peu loin dans leur découragement et leurs lamentations. Sans parler du goût contestable qu'il y a à mettre son pays sous les pieds d'une nation qui bombarde bien, nous avons la faiblesse de croire que le grand triomphe de Tel-El-Kebir précédé de la grande victoire d'Alexandrie contre des maisons sans défense et sans blindage, ne produira pas pour l'Angleterre les avantages excessifs dont on nous effraye, ni pour la France les humiliations dont on nous accable, sur le papier, et cela par une excellente raison :

Les Anglais ne sont pas tellement sûrs de leur victoire, qu'ils aillent s'aliéner de gaieté de cœur, l'influence d'une nation qui, quoiqu'on en dise, se tient encore avec quelque solidité sur ses jarrets.

Les Egyptiens, faciles à vaincre tout seuls, l'auraient été un peu moins, si les bandes d'Arabi eussent été soutenues de quelques régiments Français. Et encore n'est-il pas prouvé que dans l'assaut de Tel-El-Kebir les guinées n'aient joué un rôle plus sérieux que les bayonnettes. Lire sur ce sujet délicat toute une série de correspondances qui attendent toujours leur démenti. Aujourd'hui même, un simple appui moral donné par nos consuls et nos nationaux rendrait singulièrement laborieuse la soumission d'un peuple qui ne brûle pas d'une ardeur bien vive pour ses envahisseurs.

La preuve c'est que le général Wolseley a dû menacer le Caire d'une destruction complète, pour couper court à des tentatives de soulèvement.

En cet état, et avec une base d'opérations aussi fragile qu'une quinzaine de mille hommes noyés au milieu de cinq ou six millions d'indigènes, nos bons voisins ont l'intérêt le plus pressant et le plus immédiat à ne pas traiter la France en ennemie et à ne pas s'aliéner des sympathies, ou tout au moins une neutralité avantageuse.

Le compagnon Bafouille. — Du désordre. Pour commencer, je vous dirai que vous êtes tous des ventrus, des pourris et des bourgeois.

Le compagnon Grabuge. — Pourquoi ça ?

Le compagnon Bafouille. — Parce que j'en vois qui ont des faux-cols... A bas le linge !

Le compagnon Pistache. — C'est pas assez. Sommes nous oui ou non des sans-culottes ?

Tous. — Oui ! oui !

Le compagnon Pistache. — Eh ben alors, montrez le !

Le compagnon Godaille. — Il y a des dames.

Le compagnon Bafouille. — Des dames, pourquoi pas des duchesses ?

Le compagnon Godaille. — Je voulais dire des citoyennes.

Le compagnon Pistache. — Et puis après ?

Le compagnon Godaille. — C'est à cause du... déculottage.

La mère Michel. — Que ça ne vous gêne pas ! Il n'y a ici ni hommes, ni femmes, il n'y a que des anarchistes...

Le compagnon Belleboute. — Peut-on garder son caleçon ?

Le compagnon Pistache. — Pourquoi un caleçon ?

Le compagnon Belleboute. — A cause des rhumatismes.

Soyez donc convaincus que l'orgueil, nous devrions dire l'outrecuidance d'un triomphe facile, cédera devant le sens pratique de difficultés et d'obstacles moins commodes à renverser que les terrassements d'Arabi. L'Angleterre comprendra vite, si elle ne l'a déjà compris, que faire la guerre à l'Egypte sur le dos de la France serait un jeu hasardé. Au surplus, John Bull a l'habitude de l'économie et du calcul. Qu'il pose quelques chiffres, qu'il fasse le compte de ce que coûterait l'hostilité de la France, et il verra que ce serait trop cher.

La fin de la République

Les journaux monarchiques étant d'une lecture intéressante et récréative, à la fois, nous ne manquons jamais de nous offrir cette distraction et de nous pénétrer des précieuses réflexions de ces excellents Mentors.

Or, l'un des titres d'articles que l'on rencontre le plus souvent en grandes capitales, en bas de casse ou en grasse normande, dans les colonnes de la *Gazette*, de la *Patrie*, du *Français*, du *Clairon*, ou de leurs succédanés de province est, sans contredit, celui qui surmonte ces lignes : *La fin de la République*.

Hélas oui, il ne se passe guère de semaine, nous pourrions dire de journée, sans que nous voyions s'étaler en belle place ces mots fatidiques : *Fin de la République*. Et pourquoi, à quel propos ? Une catastrophe sans doute, une aventure néfaste et désastreuse qui compromet les intérêts nationaux, et met la patrie à deux doigts de sa perte ?

Non, pas tant d'affaires. — « Fin de la République » est moins exigeant, « Fin de la République » se contente de peu, et cette rubrique funéraire s'accommode des moindres événements et des incidents les plus minimes, pour sonner son glas vengeur.

Un instituteur laïque commet une peccadille : Fin de la République !

Un maire ignorant et maladroît se permet quelques frasques réprimées du reste, par son préfet : Fin de la République !

Un député convaincu de gaspillage et de déprédation des deniers publics se voit révoqué, poursuivi et mis en demeure de donner sa démission : Fin de la République !

Quelques pétardiers de conseils généraux s'oublient jusqu'à nous donner le spectacle d'une conversation de crocheteurs : Fin de la République !

Il n'est pas possible, en un mot, à un cantonnier d'oublier un peu de boue, ou à un garde-champêtre de boire un verre de trop, sans que de toutes parts s'élève cette prophétie sinistre : Fin de la République !

Infortunée République ! Depuis le temps que ses adversaires prédisent sa mort prochaine et son enterrement à courte échéance, elle aurait eu le temps de défunter vingt fois. Et cependant elle vit encore, elle vit toujours, malgré la scie funéraire dont nous entendons le refrain monotone, et qui ne cessera de bourdonner encore à nos oreilles pendant de longues années.

Assurément la République finira, comme toutes choses humaines, et nous hésiterions peut-être à lui donner rendez-vous dans quatre mille ans, sur les débris de notre globe démantibulé dans quelque révolution cosmographique. Mais d'ici là, nous avons quelques semaines devant nous, et les réactionnaires conjurés feraient peut-être bien de changer leur mélodie qui tombe aujourd'hui dans l'enfance.

Qu'ils conservent leur droit de critique,

Le compagnon Bafouille. — Des rhumatismes maintenant ! Une maladie de bourgeois. Le caleçon est un vêtement réactionnaire. A bas le caleçon !

Le compagnon Chienlit. — Je vois quelqu'un qui se mouche là bas !

Le compagnon Bafouille. — Avec quoi ?

Le compagnon Chienlit. — Avec un mouchoir.

L'homme qui se mouche. — Mais il est déchiré, regardez !

Le compagnon Chienlit. — Manquerait pas qu'il soit en batiste.

Grabuge. — Enlevez le bourgeois !

Le compagnon Lagrolle. — Compagnons je vous approuve : pas de linge, pas de mouchoir, pas de culottes, c'est bien, mais il y a encore un progrès à réaliser : je réclame la suppression des souliers.

Le compagnon Godaille. — Sur quoi que nous marcherons alors ?

Le compagnon Lagrolle. — Sur nos tiges, espèce de réac !

Le compagnon Bafouille. — Il a raison :

Le vrai programme anarchiste doit se résumer dans ces deux mots : sans-culottes et va-nu-pieds.

nous ne nous en plaindrons pas. Nous nous en plaindrons d'autant moins, que nous en usons nous-mêmes assez largement, quand bon nous semble, et que nous ne nous gênons guère pour apprécier les sottises des uns ou les malades des autres.

Il est certain, en effet, que si la République est la forme idéale et parfaite d'un gouvernement et d'un régime politique, tous les républicains ne sont pas parfaits, tant s'en faut, et n'incarnent pas en leur personne, toutes les qualités et toutes les vertus de l'Institution. Il y en a de bons, de médiocres, de mauvais, de pires, et ils suivent en cela le sort commun de l'espèce humaine, où la sagesse coudoie la folie et l'honnêteté la gredinerie.

Mais sous réserve de ces réflexions philosophiques, qui seraient une excellente matière à mettre en vers latins, comme dit l'autre, nos croque-morts ordinaires devraient comprendre que c'est une sottise et une perfidie naïve de vouloir confondre constamment la République avec tout ce qu'il y a de mauvais, de détestable et de taré dans le parti républicain.

Nous ne prétendons pas à l'infaillibilité, ni à l'impeccabilité.

Il se trouve des imbéciles ou même des scélérats parmi nous, comme il s'en trouve parmi vous, messieurs les monarchistes, mais c'est abuser singulièrement de la bonne foi de ses lecteurs, que de mettre sur le dos d'une forme de gouvernement tous les méfaits qui peuvent se commettre par quelques uns de ses partisans ou soi-disants tels.

Ce système de polémique est commode et facile à suivre, même en voyage. On ramasse dans la rue un ivrogne braillant la *Marseillaise* : voilà votre République, un parti de soulards!

On traduit aux assises quelque démagogue de bas étage, prêchant le massacre et le pillage : voilà votre République, une collection d'assassins!

N'insistons pas, car la cause est jugée depuis longtemps, par tous les hommes de loyauté et de bon sens. Du reste, la République calomniée, vilipendée et condamnée à mort, matin et soir, par les survivants des débâcles de la monarchie et de l'ordre moral, la République a choisi le meilleur moyen de confondre ses prophètes de malheur et ses planteurs d'écrêtement : Elle vit, et de temps en temps, elle enterre un de ses fossoyeurs. N'est-ce pas la plus cruelle des vengeances ?

FEUILLES VOLANTES

Il est arrivé, l'autre jour, à M. Varambon député du Rhône, une petite mésaventure qui porte avec elle son enseignement. M. Varambon ne s'étant pas présenté devant une réunion d'électeurs qui prétendaient lui demander compte de son mandat, s'est vu bel et bien déchu et excommunié par deux ou trois cents citoyens marchant sous la bannière du conseiller général Debolo.

L'impartialité du grand justicier Debolo était-elle absolue ? Il est permis d'en douter, car depuis longtemps, ce n'est un mystère pour personne, M. Debolo a des vues intéressées sur la circonscription que représente M. Varambon. Mais il n'en est pas moins vrai que ce dernier s'est laissé entraîner, dans son ardeur de candidat, à des engagements et à des promesses difficiles à tenir pour un républicain d'Athènes, et M. Varambon n'est pas de Sparte.

Ni son tempérament, ni son caractère, ni ses allures ne le prédisposaient au radicalisme farouche, et chacun fut étonné de lui voir accepter un mandat que n'eût pas désavoué Bonnet-Duverdier lui-même. Conclusion : le mandat n'a pas été rempli ; il ne pouvait l'être d'ailleurs, à moins d'aller siéger au milieu des intransigeants, situation malaisée pour un sous-secrétaire d'Etat, et M. Varambon malmené par des électeurs auxquels il promit trop, voit aujourd'hui sa médaille électorale tournée du côté du revers. Conclusion encore : il ne faut jamais promettre lune... Mais alors, direz-vous, on ne serait jamais député. Où serait le mal ? On vit fort bien sans cela, et par le temps qui court, nous sommes de plus en plus persuadé que la députation ne fait pas le bonheur.

Courte et bonne la session extraordinaire du conseil général.

En une seule séance on a procédé à deux enterrements : enterrement de l'Institut agricole d'Eculey ; enterrement des nouvelles taxes d'octroi.

La première cérémonie s'est accomplie aux frais de l'Etat, avec une subvention départementale beaucoup trop considérable, à notre avis, pour les mérites du défunt. Il est donc probable que cette rente après décès ne sera pas maintenue longtemps, et que l'on enfouira cette création stérile et ruineuse assez profondément pour qu'il n'en soit plus question. Nous ne sommes pas assez riches pour payer les folies agricoles ou autres de quelques utopistes.

Quant aux nouvelles taxes d'octroi, si elles ne sont pas absolument mortes, elles n'en valent guère mieux.

En renvoyant à d'autres calendes, la discussion du tarif péniblement élaboré par nos municipaux, le conseil général a marqué clairement son intention de ne point s'associer à des fantaisies fiscales dont on cherche vainement le côté pratique.

Dégrever des produits alimentaires au profit exclusif des marchands et débiteurs, sans le moindre avantage pour les consommateurs, constitue une réforme démocratique d'un nouveau genre qui méritait bien quelques mois de réflexion.

Le conseil général se les est donnés, et nous aimons à croire qu'après avoir calculé combien un dégrèvement de quarante centimes par hectolitre de vin, produirait de quarts de centimes au profit du modeste consommateur au détail, il jettera de nouveau au panier ces conceptions bizarres de financiers trop dévoués aux intérêts des *chandevins*.

Quel honnête homme que notre Conseil d'arrondissement ! En voilà un à qui on ne reprochera pas de trop faire parler de lui.

Et cependant le Conseil d'arrondissement existe : Il s'assemble, il délibère, il émet des vœux, et des vœux qui ne sont pas de la plaisanterie s'il vous plaît.

Ainsi le vœu que des études préliminaires soient faites immédiatement pour le percement du Simplon... Ah ah ! Vous vous imaginez que le Conseil d'arrondissement ne s'occupait que de chemins vicinaux, de routes de petite communication, ou peut-être de sentiers à travers les prés... Pas du tout, les collègues de M. Pierron nous démontrent qu'ils ont des visées plus hautes et ils entendent percer le Simplon tout bonnement... à quand le Mont-Blanc ?

Dans des sphères moins grandiloques notre Conseil d'arrondissement a émis également le vœu que le service des Ponts-et-Chaussées permit aux petits bateaux de naviguer sur le Rhône et sur la Saône.

Ce *desideratum* paraît singulièrement modeste, à côté de son aîné, eh bien vous verrez que, grâce à l'entêtement et aux lumières de nos brillants ingénieurs, les trains de chemins de fer traverseront les Alpes, avant que les bateaux-mouches n'abandonnent à la Mulatière ou à l'Île-Barbe. Nous tenons le pari.

Après les ingénieurs, les pompiers. Notre confrère le *Courrier* a découvert l'autre jour, que le matériel d'incendie du Théâtre-Bellecour se composait d'un boyau déchiré et d'un seau percé. — C'est encore beaucoup. — La surveillance bien connue qui s'exerce sur le corps des pompiers et la haute intelligence de leurs chefs, nous faisaient penser qu'il n'y avait plus dans les postes de théâtre que des boîtes d'allumettes et des pipes de tabac : un boyau crevé et un seau en loques, il y a progrès. — Tous nos compliments.

La fin d'une statue.

Trois chevaux attelés à un lourd camion, ont emporté, cette semaine, la repoussante matrone qui prétendait représenter la République, au milieu de notre ville.

Il ne reste plus rien aujourd'hui de ce monument grotesque dont nous avaient affligés un jury maladroit et une municipalité imprévoyante. Il n'en reste du moins qu'une dépense de trente mille francs au budget des contribuables et encore..., pourvu que ce ne soit que trente mille francs !

Cette trop chère leçon profitera-t-elle ? Comprendra-t-on enfin tous les inconvénients de ces concours mal organisés, et de ces monuments en plâtras qui ne peuvent résister pendant trois mois à l'intempérie des saisons ?

Nous voudrions l'espérer. Constatons en attendant que les statues n'ont pas de chance à Lyon. Les unes ne s'achèvent pas, comme celles des Célestins, les autres tombent sous le mépris public comme celle de Vaisse, et les autres sous le ridicule, comme la poutrône de la place de la République.

Dirait-on que notre ville est la patrie de Coustou, de Coisevox et de Chignard ?

ZÈDE.

BANQUETS ROYALISTES

Agapes sur toute la ligne. On banquette du nord au midi. C'est un déchainement de fourchettes qui a commencé le 28 septembre et durera jusqu'au huit, où le bouquet respiclera sous les verts orbrages du château de la Duchère. Faites, ô mon Dieu ! qu'il n'y ait pas de pluie pour refroidir l'enthousiasme des invités de M. de Varatz ! Dans tous les cas, on ne dira pas désormais que le parti royaliste est mort et enterré, il mange trop bien pour permettre cette sottise affirmation ; et les dirigeants de la protestation légitimiste peuvent constater avec orgueil, qu'ils n'ont qu'à dresser le couvert pour attirer des coreligionnaires de bonne volonté — et de bon appétit.

Une fois à table d'ailleurs, ils ne sont pas assez incivils pour refuser à leurs amphitryons des satisfactions aussi inoffensives que faciles à accorder. On boit, jusqu'à plus soif, au retour du Roy, on crie : Dieu le veut ! tant que cela fait plaisir au baron Lemire, on ajoute : à bas la République ! tant que le désire M. Lucien Brun, et au besoin on chante Sauvez Rome et la France ! aussi longtemps que le souhaite M. Chesnelong. Quand la chose se passe en Vendée on ajoute même :

Avant que je t'embrasse,
Il faut moucher ton nez.

Mais à Lyon, où on n'est pas aussi familier avec cette romance populaire du pays de M. Baudry d'Asson, on remplacera cela par

Il n'a pas d'para pluie,

qui tient, à cette heure, le haut du pavé, et M. Lemire ne dédaignera pas d'en fredonner le refrain en souriant paternellement à l'ouvrier des cercles catholiques, qu'il est d'usage d'embrasser au dessert : la tradition, voyez-vous, il n'y a que ça !

Ce qui nous gêne un peu dans cette aventure, c'est de ne pas assez voir de spontanéité et d'empressement contagieux dans ces fêtes du trône et de l'autel. Que ce soit à Challans, à Bordeaux, à Dijon ou à la Duchère, nous retrouvons toujours les mêmes c'imparses et tout ce nous pouvons en dire, c'est qu'ils se multiplient avec beaucoup de zèle, — mais qu'ils ne multiplient pas. Aussi quand M. Lucien Brun affirme que c'est pour demain... ou pour un de ces jours, nous hésitons à l'en croire absolument sur parole. Sans doute il en a grande envie, sans doute il court en chemin de fer, d'une table à une autre, coportant la « bonne nouvelle », mais il est toujours acclamé par le même bataillon de marche ! C'est toujours M. Chesnelong qui lui donne la réplique, M. l'avocat Jacquier qui reprend la balle au bond, et M. Lemire qui embrasse l'ouvrier du cercle catholique. En huit jours, cela fait évidemment beaucoup de discours, toasts, répliques et accolades, mais il n'y a jamais de présents à l'appel que MM. Lucien Brun, Chesnelong, Jacquier, Lemire et l'ouvrier du cercle catholique. Ce n'est pas encore avec cette armée que le Roy passera la frontière.

D'autant plus que l'ouvrier du cercle catholique se laisse bien embrasser par M. Lemire, nourrir par M. de Varatz et abreuver par M. Lucien Brun, — mais où se cache-t-il donc le jour de vote ? C'est malheureusement certain que ces jours là, où il serait si aisé de démontrer sans danger qu'il s'appelle légion, il s'en va à la campagne admirer les beautés de la nature, et qu'il fuit comme la peste la boîte du scrutin.

A moins que, perfide et ingrat, cet astucieux personnage ne fasse à ces messieurs la mauvaise plaisanterie de se goberger à leurs dépens et, à l'heure du combat, de désertier avec armes et bagages, c'est-à-dire de voter pour le candidat républicain !

Eh ! mon Dieu, cette noirceur n'est pas sans exemple ; preuve incontestable de la perversité humaine en général et de la perversité républicaine en particulier.

Espérons cependant que de telles brebis galeuses ne se glisseront pas au banquet de la Duchère, que l'ouvrier du cercle catholique qui embrassera dévotieusement M. le baron Lemire, ne lui donnera pas un baiser de Judas, et que c'est de cœur et d'âme que toute l'assistance criera au dessert : Dieu le veut ! Les temps sont venus ! C'est pour demain !

Et ajoutons simplement : pour demain, certainement, mais à la façon du facétieux barbier de Marseille qui avait écrit sur son enseigne :

Demain on rase gratis

Et digne il que vingue !

THEATRES

Notre excellent ami et collaborateur G. Laurent vient d'être frappé d'un deuil cruel dans ses plus chères affections de famille. Nous avons à peine besoin d'exprimer les sentiments d'affectueuse et sympathique condoléance que nous inspire un aussi douloureux événement. Il nous suffit de dire que cette douleur et ce deuil sont partagés par la plus étroite et la plus intime des amitiés.

Dans ces pénibles circonstances, M. G. Laurent sera nécessairement éloigné du théâtre, mais ses nombreux lecteurs sont privés, pendant quelques mois, des appréciations de sa vieille expérience et de son jugement sûr unis à une impartialité absolue, ils trouveront ces mêmes qualités sous la plume d'un collaborateur intérimaire qui a bien voulu mettre au service de la *Renaissance* son goût éclairé et sa verve brillante.

C. L.

Bellecour. — La direction Teyssyre a inauguré ses représentations avec *Nana* jouée par les artistes de l'Ambigu et de la Porte Saint-Martin, dans les décors de la création à Paris. *Nana* est un drame naturaliste, évidemment. Ce naturalisme consiste surtout, à ce qu'il nous a semblé, à remplacer au 2^e acte le traditionnel ruisseau de toile peinte, par un ruisseau en eau véritable où un des artistes prend un bain aussi copieux que désagréable. Ajouté au même acte, un rossignol mécanique qui trille d'une façon aussi artificielle que

remarquable, un pommier d'où l'on fait choir de vraies pommes et enfin, au dernier tableau, une scène absolument repoussante où *Nana* sort de son lit hideuse, défigurée par les pustules de la petite vérole et vient pousser sur la scène des cris effrayants en mourant de la terrible maladie qui l'étouffe, et vous n'aurez aucune raison plausible de discuter le naturalisme transcendant de cette aventure d'une cocotte qui, pendant cinq actes, fait consciencieusement son métier de cocotte avec la série obligée de galants qui sont tous, tour à tour, les plus heureux des hommes.

Le roman de Zola avait dû son succès de scandale à une langue aussi pittoresque que pornographique et à l'audace cynique de certains tableaux de mœurs — de mauvaises mœurs — étalés avec une complaisance toute commerciale sous les yeux du lecteur. Joignez à cela la précision et la vigueur d'observation du maître naturaliste et son grand talent de stylistes, — et nous arriverons facilement à nous expliquer, — moitié valeur littéraire, moitié tapage scandaleux — les cent éditions de *Nana*.

Malheureusement, dans la série de tableaux coupés dans les aventures de ce roman, il ne reste rien des qualités originales de l'œuvre. La langue scandaleuse du livre n'était pas de mise au théâtre où le public ne l'eût pas supportée. Aussi, à part quelques audaces anodines confiées pour la plupart aux comiques, et qui ne dépassent guère ce qu'on a l'habitude d'entendre dans les vaudevilles de libre allure, retrouvons-nous dans *Nana* toute la phraséologie conventionnelle du drame ancien qu'on prétend témérairement renouveler. Quant à l'audace des scènes, il en est de même. Les plus pimentées ont dû rester, dans le livre et, sauf un épisode grivois du 4^{me} acte, rien là encore ne dépasse la moyenne du théâtre ambiant. Reste l'intrigue dramatique, elle se réduit à une scène et à deux hors d'œuvres. La scène, c'est au 4^{me} acte, quand *Nana*, après avoir chassé son premier amant qui n'a plus d'argent, pour fuir avec son second qui a volé pour elle, repousse son troisième, un enfant, qui se frappe d'un coup de couteau dans son boudoir, pendant que la mère de la victime arrive pour l'arracher aux griffes de la drôlesse. C'est absolument invraisemblable et le naturalisme n'a rien à voir à cette complication mélodramatique, mais un certain effet dramatique est produit. C'est le seul. Les deux hors d'œuvre sont, pendant que *Nana* et ses amis font la fête, l'arrivée — étonnante — d'une vieille chiffonnière qui leur prêche qu'ils feront une mauvaise fin. Ce qui, entre parenthèses permet au 3^{me} acte d'en faire une assez bonne ; et enfin le grand clou : la mort de *Nana* rongée par la petite vérole dans une chambre du grand hôtel, pendant qu'une noce danse dans la chambre à côté.

Ces trois attractions ne suffisent pas, on s'en doute, à rendre intéressante une pièce sans esprit, sans intrigue et sans valeur littéraire. Quelques beaux décors y suppléent plus ou moins. En somme, la pièce bien jouée par Madame Patry, Mental, Courcelles, Montigny et M^{me} Valatée a eu à Bellecour un assez beau succès de première qui, paraît-il, s'est confirmé aux représentations suivantes, où le public des petites places est surtout venu.

Célestins. — Samedi passé, réouverture avec les *Cloches de Cornville* interprétées par deux étoiles en représentation, M^{me} Vanghel et Milher et « l'étoile de la troupe. » Comme intermède non prévu par la direction, il y a eu, au second acte, une manifestation très significative contre M. le Maire de Lyon qui à ce moment, entrait dans son avant-scène municipale. On lui a réclamé la subvention sur des airs qui n'étaient pas ceux des lampions, mais qui n'en étaient pas moins caractéristiques. Cette petite échauffourée n'est, dit-on, que le prélude de celle qui se prépare au Grand-Théâtre si on a la malencontreuse idée de l'ouvrir avec de la féerie, avant d'avoir préalablement rétabli pour l'année prochaine la subvention que tout le public réclame à cors et à cris.

Dans tous les cas, cela passait pardessus la tête de M. Dufour et de ses artistes qui ont fait un excellent début dans les *Cloches*. M^{me} Vanghel est une grande artiste d'opérette. Charmante comédienne, spirituelle, aimable et joyeuse comédienne, elle a vite été maîtresse du public absolument ravi, et son succès a été aussi complet que mérité. De même pour M. Milher le créateur du personnage désormais légendaire du père Gaspard et qui nous a apporté l'original sans r-touche d'une copie quelque peu grossière par Didier. C'est la perfection parfaite, tellement que parfois on oublie d'applaudir pour admirer plus attentivement. A côté de ces deux vedettes de premier ordre, un ténor M. Tauffemberger a brillamment réussi dans le rôle de Grenicheux qu'il interprète avec moins de gaieté que Nigri mais avec une voix charmante et conduite avec un art excessivement remarquable. La fameuse romance « je regardais en l'air » est un véritable chef-d'œuvre d'exécution pleine de goût et de délicatesse. Le rôle de Germaine était confié à M^{lle} Cottin qui sera, après le départ de M^{me} Vanghel, l'étoile de la troupe. Elle a fort bien chanté et assez bien joué ce personnage secondaire, mais nous n'avons pas trouvé chez cette jeune artiste les qualités que nous jugeons indispensables à une première chanteuse d'opérette : le brio spirituel et bouffon et l'originalité coquette qui, justement, sont la caractéristique du talent de M^{me} Vanghel.

M^{lle} Cottin remplace cela par une voix d'une assez remarquable ampleur — quoique mal émise, — qualité moins importante chez une chanteuse d'opérette que chez un artiste interprétant l'opéra-comique. Nous l'attendons dans un rôle plus important, avant d'en dire notre avis définitif.

Le baryton M. Lenormand n'a pas réussi. Sa grande taille paraît trop l'embarasser et il n'apporte au rôle du Marquis de Corneville, ni la gaieté ni l'aisance absolument indispensables. La direction a d'ailleurs annoncé qu'il sera t remplacé incessamment par un autre chanteur.

La figuration est fort bien ; l'orchestre formé des principaux artistes du Grand-Théâtre et dirigé par M. Lugini donne à la partie lyrique des *Cloches* une importance tout à fait musquée et d'autant plus attractive.

En somme voilà un assez bon début, tout ce que nous souhaitons c'est que la suite répondre au commencement.

Lyon, Imp. L. ABALME, c. Lafayette, 5, ALPH. 1902

Pour tous les articles non signés : Le Gérant responsable A. ALRICY.

CHRONIQUE FINANCIERE

Paris, 4 octobre 1882.

La liquidation des rentes a été troublée par l'élévation inattendue du prix du report qui de 16 centimes a monté à 27 centimes sur le 5 0/0 ; la liquidation des valeurs a été plus favorisée, le report s'est maintenu jusqu'à la fin à un taux modéré et la tendance à la hausse a persisté sans interruption.

La réaction occasionnée par la tension du report sur le 5 0/0 n'a pas été de longue durée, il a remonté à 116,45, les 3 0/0 sont restés faibles et sans affaires, l'ancien à 81 70, l'amortissable à 81 90.

Le Crédit foncier dont les actions vont être cotées entièrement libérées a dépassé 1,550, la Banque Ottomane a été poussée au-dessus de 825.

Les valeurs Ottomanes et Egyptiennes continuent à monter, le 5 0/0 Turc a atteint 13,62, l'Unifiée Egyptienne 360.

Le Suez a peine à reprendre le cours de 2,700. Les Chemins sont mieux tenus, sauf toutefois l'Orléans faible de 1,310 à 1,315.

Les obligataires de la Société des Filatures et Corbleries mécaniques de l'Ouest sont prévenus qu'à partir du 15 octobre le liquidateur de la Société fera procéder, par l'intermédiaire du Comptoir spécial des valeurs en banque, 17, rue Saint Marc, à une première répartition de 25 francs, y compris le coupon n° 7 échéant le 15 octobre.

Par jugement du tribunal de commerce en date du 14 septembre, la Société du tramway de Barcelone à Badalona a été déclarée dissoute et M. Tricheux, 66, boulevard Saint Germain, en a été nommé liquidateur avec les pouvoirs les plus étendus.

INSECTICIDE FOUROYANT
DESTRUCTION **CAFARDS**
infaillible des
G. GALZY, 28, rue Eugène, Lyon.
Le kilog., 42 fr.; 100 gr., par la poste, 4 fr. 95.

EAUX MINÉRALES
Françaises et Étrangères
Pharmacie des Cèlestins, pl. des Cèlestins, 2
Produits au gluten p^r les diabétiques

HERNIES sans opération, guérison prompte, parfaite garantie par les faits. En conséquence plus de bandage.
M. LAFITE, quai de la Charité, 1, Lyon.

TIMBRE CAOUTCHOUC

ANCIENNE MAISON LEFÈVRE
Grand'Rue de la Croix-Rousse, 144

C. THIVOLLET
SUCCESEUR
LYON - COURS DE LA LIBERTÉ, 187 - LYON

L'ÉCHO VINICOLE
Organe de la production et du Commerce des vins.

Paraissant à Lyon, le Dimanche.
Ce journal se recommande au commerce des Vins et Spiritueux par l'exactitude et l'importance de ses renseignements qu'il publie chaque semaine de tous les points principaux des vignobles.

Prix de l'abonnement, 10 fr. par an. Adresser des demandes d'abonnement à M. A. GODARD, administrateur-gérant, quai de la Guillotière, 6 et rue le Bonnel, 2, à Lyon.

GUÉRISON prompte, sans mercure, des maladies **secètes** et des affections de la peau par le **ROB SAVARES!** S'adresser à la PHARMACIE RUE VIEILLE-MONNAIE, 19, à Lyon.

PAVILLONS RUSTIQUES EN CIMENT
Pièces d'eau, Moulures en ciment, Travaux de Maçonnerie
FAVIER SIMON
ROCAILLEUR
Médaille à l'Exposition de Lyon 1879, au Conice agricole
56, rue de Trion, au 2^{me} (Lyon-St Just).

DEMANDEZ dans les dépôts de la Société des **Laiteries du Rhône** les **BEURRES** tant appréciés des gourmets et amateurs de beurre de table. — Marque des LAITIERIES DU RHONE.
Beurre extra-fin, genre Isigny, le kilogramme. . . . 5 fr. »
Beurre fin de table, le kilogramme. . . . 3 50
QUALITÉS ESTAMPILLÉES

LECONS
d'Italien, d'Allemand, d'Espagnol et d'Anglais (traductions)
PRIX MODERES
S'adresser 26, rue Grenette au 4^e.

Nous engageons vivement les personnes qui s'occupent d'agriculture et qui tiennent à être au courant de tout ce qui s'écrit et se fait au sujet de la vigne, de s'adresser à la

GAZETTE AGRICOLE ET VITICOLE
journal paraissant tous les dimanches, et qui a été choisi par le comité d'études et de vigilance pour la destruction du phylloxera dans le département du Rhône, pour la reproduction de tous ses documents, rapports, procès-verbaux, etc., etc.
On s'abonne au bureau du journal, à Lyon, rue de la Bourse, 14.
Prix : 8 francs par an.

DÉCORS D'APPARTEMENTS
M^{me} DÉPY, Tapissière à façon, fait tout ce qui concerne cet article, tels que : **Brideaux, Tentures riches, Stores Italiens, Berceaux d'Enfants, Houssets, Coussins, Tapis, etc.**
45, Cours Morand, 45

PLUS DE SUCRAGE POUR LES VINS

L'expérience a démontré que le raisin sec seul devait être employé, et le raisin de Corinthe de préférence à tout autre. Mettre avec les mares d'une pièce de vin 50 Kilogrammes de raisins de Corinthe (*Cephalonic*) et 200 litres d'eau, on obtiendra du vin à 9 degrés aussi coloré que le premier. On peut se procurer des raisins de Corinthe, récolte 1882, dans les entrepôts **FRÈRES BÉGIN, 2, place de la Miséricorde, LYON.**

Diabétiques !! Le pain de gluten, fabriqué par M. Sambet, place de la Miséricorde, 12, est le seul que les malades mangent avec plaisir, il est indispensable à l'exclusion de tous autres aux diabétiques, gastriques, dyspeptiques. Cui-on tous les jours, pâtes et farine de gluten.

AUX MÉDAILLES
Lyon, Rue de l'Hôtel-de-Ville, 74 et 76, Lyon
Maison **J. SIMIAN**, fabricant
Succursale à Saint Etienne, rue Saint-Louis, 12

CHOIX DE CHAUSSURES POUR la CHASSE
Bottes, Brodequins et Guêtres (système breveté) Imperméabilité absolue
CHAUSSURES SUR COMMANDE

MALADIES DES FEMMES
M^{me} CHRÉTIEU
DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS
traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la **Stérilité** et ses diverses affections. M^{me} CHRÉTIEU compte 26 années de succès qui dépassent toutes les prévisions et assurent à son traitement une immense supériorité sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour. — *Analyse des urines.*
CONSULTATIONS TOUS LES JOURS
DE MIDI A QUATRE HEURES
9, rue Bourbon, au 1^{er}, au-dessus de l'entresol, Lyon

APPAUVRISSEMENT DU SANG
Faiblesse de Constitution
PYROPHOSPHATE DE FER DE ROBQUET
Approuvé par l'Académie de Médecine
Recommandé contre la Scrofule, Rachitisme, Glandes, Tumeurs, Irrégularités du Sang, Pâles couleurs, Pertes, etc., il rend indispensable la bonne constitution des Or, des Nerfs et du Sang. — On l'emploie en Dragées, Solution, Sirop ou Vin, suivant le goût du malade.
Dragées ou Sirop : 3 fr.
Solution : 2 fr. 50. — Vin : 5 fr.
DETHAN, rue de Strasbourg, 10, PARIS
Et princ. Pharmacies France et Étranger.

MAISON D'ACCOUCHEMENT
Mlle JEANNIN Sage-femme jurée
Tient des Pensionnaires. — Soins assidus. — Dis-crétion.
LYON — 3, Rue de la Platière, 3 — LYON
Consultation et renseignement par correspondance

TRAMWAYS & OMNIBUS DE LYON
Affichage dans les diverses Voitures Bureaux et Échoppes de la Compagnie
S'ADRESSER, POUR TRAITER A L'AGENCE DE PUBLICITÉ V. FOURNIER LYON — rue Confort, 14

LES PILULES DE VALLET
contiennent du carbonate ferreux inaltérable, associé au miel. Approuvées par l'Académie de médecine de Paris, elles sont reconnues comme le ferrugineux le plus sûr pour guérir les Pâles Couleurs, les Pertes Blanches, et pour fortifier les tempéraments faibles et lymphatiques. Les **PILULES DE VALLET** augmentent rapidement le nombre des globules du sang, leur couleur, et le professeur Piorry s'exprime ainsi : « Nous devons à la vérité de dire qu'entre nos mains les Pilules de Vallet n'ont jamais été infidèles et nous les recommandons comme un médicament des plus précieux. »
Les Pilules de Vallet ne constipent pas et ne noircissent pas les dents. — Pour être certain d'avoir des Pilules de Vallet préparées dans les laboratoires de l'inventeur et sûrement efficaces, exiger la signature ci-contre sur l'étiquette :
Vallet
Le nom Vallet est imprimé sur chaque pilule.
VENTE AU DÉTAIL DANS LA PLUPART DES PHARMACIES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

ARMES DE CHASSE ET DE TIR
Fabrique et Réparation
FOURNITURE ET ÉCHANGE
Canon Choke-Bored à longue portée
r. MULLER, 20, rue d'Alger, Lyon.

VÉRITABLE LIQUEUR D'HENDAYE
(Médaille d'or.) HYGIÉNIQUE, DIGESTIVE (Médaille d'or.)
Expédition franco, en France, depuis 8 litres
Dépôts partout, notamment à Paris, V^e PACQUETET, rue Châteaudun, 2; à Lyon, C. VIDAL, cours de la Liberté, 15.
Fabrique P. BARBIER, à Hendaye (B^{as}-Pyrénées)

VINS D'ESPAGNE à la commission
JULLIENNE, G. et C^{ie}
Ronda San-Pedro, 156, à Barcelone.

PETIT GUIDE DE L'ÉTRANGER A LYON
En vente à l'Agence générale de Publicité, 14, rue Confort, Lyon.

Articles de Luxe et de Fantaisie
M^{on} CASSET
Rue de la République 32 (EX-RUE DE LYON) Rue de la République 32 (EX-RUE DE LYON)
MAROQUINERIE — EVENTAILS
Bijouterie. — Tabletterie
Sacs gibecière, etc. Nécessaires garnis
Ébénisterie artistique
Porte-mouquets — Passe-Partout
Chapeaux. — Petits Bronzes
Albums, Souvenirs, Porte-Monnaie
Caves à Liqueurs
PORTE-CIGARES EN CUIR de RUSSIE

LE CAFÉ DES GOURMETS
est composé des meilleures sortes. Il ne contient aucun mélange de Chicorée ou autres substances analogues.
Toutes les boîtes doivent être scellées par deux bandes portant le nom : **TREBBIENI**
ÉVITER LES IMITATIONS DU TITRE OU DE L'ÉTIQUETTE
ENVOI GRATIS ET A TOUT LE MONDE
de l'indication, avec preuves irrécusables, d'une formule infaillible pour guérir, en secret et à peu de frais, les écoulements récents et les plus invétérés. Lettre à EYMIN, à Vienne (Isère). Il répond par retour du courrier.

AU LABOUREUR
Maison recommandée pour la bonne Fabrication des CHAUSSURES POUR HOMMES, DAMES, FILLETES ET ENFANTS
Dépôt de la CHAUSSURE PINET
BON MARCHÉ
ÉLÉGANCE ET SOLIDITÉ
Hommes 12 fr. Femmes 8 fr.
32, rue de la République, 32 (EX-RUE DE LYON)